

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'art public au Village (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 333-339

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Art public au Village

(Suite)

Il faut éviter d'appliquer au village toutes les règles préconisées pour l'aménagement esthétique et pratique des cités ; ici une délicatesse extrême s'impose et une grande souplesse, si l'on ne veut pas, par une intervention maladroite, détruire le charme rustique des agglomérations campagnardes, et transformer celles-ci en fausses petites villes ayant perdu tout leur caractère agreste, sans avoir acquis aucun avantage citadin.

Les villes, et c'est grand dommage, tendent à se ressembler d'un bout du monde à l'autre, elles souffrent

en tous cas toutes, à la suite de leur croissance trop rapide, de la même maladie, qu'il faut guérir par les mêmes remèdes.

L'accent régional des cités les fait encore distinguer entre elles par beaucoup de côtés architecturaux, et on peut reconnaître aujourd'hui assez facilement, sur une carte postale sans désignation, une ville française d'une ville allemande, une ville anglaise d'une ville italienne.

Mais la physionomie du village change non seulement d'un pays à l'autre, dans chaque vallée, dans chaque district, elle se présente à nous sous des traits différents, reflétant le sol, le climat, les coutumes, les mœurs, la religion des habitants, leur degré de civilisation et de prospérité.

Et c'est pourquoi le village, par sa diversité, est la véritable parure d'un pays, la richesse et la valeur d'un paysage, auquel il ajoute des éléments toujours imprévus, toujours changeants.

Je serais entraîné bien loin, et je perdrais de vue le but de cette étude, en évoquant ici successivement tous les types de villages qui se présentent à mon souvenir : villages de plaine, doucement allongés, au milieu des épis blonds, villages maritimes chevauchant les falaises, villages montagnards dont les maisons frileuses s'abritent contre la neige et le vent, sous les ailes de leur grand toit.

Certains villages sont dessinés comme des villes, et leurs petites maisons de pierres étroitement unies les unes aux autres, forment des rues bien tracées.

D'autres centres ruraux sont constitués, au contraire, par un ensemble de demeures éparpillées, noyées dans la verdure, et on chercherait en vain, dans ces milieux-là, les éléments habituels qui caractérisent les bourgades : rues, places, avenues, etc.

Le premier devoir qui s'impose donc à ceux qui veulent s'occuper du village, de sa conservation et de son perfectionnement esthétique, c'est de le prendre tel qu'il est, sans plan préconçu, sans idées toutes faites, afin de lui garder jalousement tout ce qui le distingue, tout ce qui forme son originalité propre, tout ce qui constitue sa valeur locale.

Ceci est pour me faire déplorer la tendance qui s'accuse dans certains pays, d'uniformiser entre elles toutes les agglomérations rurales par une série d'améliorations, en elles-mêmes recommandables, mais maladroitement appliquées.

Gardons-nous de faire de nos villages des espèces de cités-jardins complètement artificielles, ratissées, figiolées, enluminées, comme un jouet de Nuremberg, et n'ayant plus rien de leur saveur d'autrefois, empruntée au terroir.

Mieux vaudrait laisser se consommer peu à peu la ruine esthétique du village, telle qu'elle se produit maintenant partout, que d'y remédier d'une telle manière. Par horreur de la banalisation, nous tomberions dans le décor d'opéra-comique, et dans cette sentimentalité bête qui est un grand écueil pour tous les défenseurs de la Beauté.

Ce qu'il importe de sauver dans chaque village, ce sont justement les particularités qui nous charment en lui ; elles seraient rapidement étouffées sous certains enjolivements arbitraires tels que ceux que j'ai vu préconiser dans quelques publications ; publications doctrinaires, qui se font de la ville comme du village, un type idéal, mais faux et complètement factice.

Par sa nature et par sa destination, par le milieu où il se trouve et par le cadre qui l'entoure, le village doit conserver une liberté d'allure qui serait condamnable dans un site urbain ; et c'est pour lui qu'on peut

dire avec vérité que le désordre est un effet de l'art. Il ne faut pas qu'il devienne correct, et si nous devons demander à la nature de contribuer à le parer de ses dons, il faut la laisser libre d'agir en toute simplicité, sans apprêts savants, sans conventions horticoles empruntées au manuel des jardiniers paysagistes.

Défions-nous également de la fausse rusticité qui, insupportable déjà pour les parcs de nos villes, détonne abominablement dans un milieu naturel dont elle est la caricature.

Il faut savoir en convenir, la valeur esthétique des villages est très inégale. En Suisse, chaque canton se distingue par de grandes différences dans l'aspect des villages qui possèdent chacun un style bien déterminé. On ne saurait confondre par exemple le village vaudois, aux maisons cossues, coiffées de toits immenses, aux larges portes cintrées qui s'ouvrent béantes sur les celliers, avec la ferme fribourgeoise, toute voisine cependant, qui réduit presque à rien l'habitation, pour donner tout l'espace où celle-ci se niche, aux récoltes entassées.

Que nous remontions le Rhône ou le Rhin, partout, à de très petites distances les uns des autres, nous verrons surgir des villages nouveaux, qui ont certes des airs de famille, mais cependant différent entre eux par leurs traits particuliers.

Quelques-unes de ces agglomérations rurales ne valent que par leur harmonie d'ensemble, d'autres, au contraire, sont riches en détails ornementaux, chaque habitation en est travaillée comme un coffret, partout éclatent des armoiries peintes, des devises, partout le bois a été profondément fouillé par le ciseau naïf, mais adroit du sculpteur.

Ce sont surtout les contrées où la maison de bois domine qui offrent le plus de variété dans leurs types villageois, le plus de richesses et de fantaisies décoratives dans les maisons.

Il y a déjà par contre des régions en Europe où le village s'est uniformisé sur de grandes étendues, où il tend à prendre les airs sales et chaotiques des faubourgs lépreux de nos grandes villes. Dans certains d'entre eux on ne trouverait rien, non vraiment rien, pas même l'église, qui ne soit de la laideur, encadrée de négligence et de décrépitude.

Il est bien évident que nous ne saurions abandonner à leur triste sort ces localités dénuées de toute beauté, que nous devons travailler aussi à leur naissance esthétique, mais par des moyens appropriés à leur situation.

Du reste, ne confondons pas deux choses qu'il faut soigneusement distinguer, la valeur esthétique intrinsèque du village, et le rôle que ce dernier joue dans le paysage, comme élément complémentaire.

Les plus pauvres hameaux dans lesquels on chercherait en vain des indications artistiques de quelque intérêt, peuvent avoir, dans le site où ils sont placés, une valeur immense, par la tache heureuse qu'ils font parmi les arbres et les prairies, par la silhouette mouvementée de leurs toits.

C'est surtout par leur silhouette que les villages ont une valeur d'ensemble, et ils nous charment, tant que les lignes de cette silhouette n'ont pas été empâtées par des constructions malencontreuses, inaptés à se fondre dans l'ambiance générale.

C'est par conséquent une grande erreur de croire que tout l'intérêt esthétique d'un village réside dans la plus ou moins grande diffusion de détails décoratifs dont sont ornés les bâtiments ; ils n'ont qu'une action

secondaire, l'effet principal bon ou mauvais tient exclusivement au degré d'harmonie qu'arrivent à produire par une combinaison plus ou moins heureuse les éléments qui forment le village tout entier.

Nous avons perdu aujourd'hui le sentiment des grandes harmonies d'ensemble, et trop souvent, dans nos efforts vers une régénération de l'art populaire, nous faisons fausse route, en donnant dans nos préoccupations, une prépondérance trop grande aux détails, incapables, si nombreux et si jolis soient-ils, de produire l'impression qu'on savait autrefois donner aux choses, par des moyens infiniment plus simples et moins cherchés.

Toutes les demeures populaires que nous restituent, sous forme de villas, de cottages, de maisons de plaisance, les architectes d'aujourd'hui, n'ont presque jamais, malgré leurs prétentions, plus rien de la simple, bonne et classique maison d'autrefois, qui ne danse, qui ne grimace, qui n'est ni guindée, ni contournée, mais qui abrite tout tranquillement la famille et proclame avec netteté, dès la première vue, sa fonction normale.

Cette vieille maison familiale ne demande pas à être regardée curieusement, sauf quelques exceptions, c'est cependant sa multiplication qui valait à nos pays cette belle et heureuse physionomie qu'ils ont perdue et que nous voudrions leur rendre.

Il y a une étrange parenté entre les maisons populaires que nous construisons aujourd'hui sous leurs livrées régionales, et les costumes de théâtre.

A la scène, ces costumes simulés de paysans et de paysannes ne choquent pas, ils nous paraissent naturels et nous admirons parfois leur exactitude. Eh bien, endossons-les à de vrais paysans, faisons circuler ceux-ci dans leurs villages, et vaquer à leurs occupations, et

nous verrons alors tout ce qui sépare l'apparence de la réalité.

A mon avis, le meilleur éloge que puisse recevoir un architecte qui a édifié un bâtiment nouveau dans un milieu ancien, c'est quand on peut lui dire : « Votre construction a l'air d'avoir toujours été là, parce qu'elle ne détonne pas, parce qu'elle ne s'impose pas, parce qu'elle ne raccroche pas l'œil du passant. »

C'est donc par la simplicité, et par la simplicité seulement, que nous devons arriver à la renaissance de l'esthétique villageoise, sinon, nous serons exposés à ajouter à celles qui nous déplaisent des déformations nouvelles, sans excuses celles-là, puisqu'elles auront été voulues et cherchées.

(*A suivre*)

B^{on} G. de MONTENACH.